

ELOGE DU CANNIBALE

« *L'Ancêtre* », livre énigmatique de Juan José Saer, est le récit d'une expédition chez les Indiens anthropophages. Un rite qui, selon Saer, est un premier pas vers la civilisation. Un paradoxe de plus pour ce romancier qui soutient que la « narration » déborderait de toutes parts le roman, genre limité. A table !

Si une calebasse à maté posée sur son bureau et un accent superbe rappellent exotiquement la nationalité argentine de Juan José Saer, il suffit de retenir de la biographie de cet écrivain qu'il est né en 1937 à Serodino dans la province de Santa Fe et qu'il vit en France depuis 1968.

Nada más ! Car, à vouloir l'enfermer dans l'image archétypale du « Latino-Américain exilé » (l'exil est chez lui question ontologique avant même d'être politique) on risque de réveiller le tonnerre : « *Je n'écris pas pour exhiber ma prétendue argentinité* », a-t-il déclaré dans *Une littérature sans qualités* (Arcane 17), en ajoutant : « *La tendance de la critique européenne à considérer la littérature latino-américaine pour ce qu'elle a de spécifiquement latino-américain me paraît une confusion et un danger, parce qu'elle part d'idées préconçues sur l'Amérique latine et contribue à confiner les narrateurs dans le ghetto de l'Amérique-latinité.* »

De *Cicatrices* à *L'Ancêtre*, qui paraît aujourd'hui chez Flammarion, ce refus de tout nationalisme s'accompagne aussi chez Saer de celui du « roman », lié quant à lui à d'autres types de pré-déterminations que ce lecteur de Macedonio Fernandez et Robert Musil ne peut qu'écarter. Tout en précisant qu'il ne s'agit là que de conventions et qu'il se méfie des systèmes et de la théorisation en art, Juan José Saer subordonne le roman à la catégorie plus large de « narration », dans laquelle le genre romanesque est remis originellement à sa place comme un moment historique précis. Né avec Don Quichotte, le roman s'achèverait avec Bouvard et Pécuchet ; la narration en revanche, infinie et incessante, déborderait le roman de toutes parts et échapperait au seul fait de la littérature pour se donner comme « un mode de relation avec le monde » : « *Tandis que le roman a une conception du réel qui repose sur un temps linéaire et croit en la représentativité de la réalité, la narration est d'abord une manière de nouer des rapports singuliers avec le monde, de le percevoir et de le vivre avant même de le communiquer, c'est une véritable fonction de l'esprit. Pour moi la littérature c'est d'abord construire le réel et non en proposer son simple reflet. Mais je n'ai aucun engagement théorique, ma poétique est très ouverte : je sais seulement ce que je ne veux pas faire ou refaire : c'est une sorte d'esthétique négative.* »

Avec *L'Ancêtre*, le lecteur se retrouve devant un livre inclassable, transparent et énigmatique à la fois. Il pourrait apparaître comme la rencontre d'un roman d'apprentissage et d'une relation de voyage telle qu'on les écrivait aux XVI^e et XVII^e siècles. Un jeune mousse embarqué pour une expédition vers les Moluques va être mystérieusement épargné par une tribu d'anthropophages qui a décimé l'équipage. Retenu « prisonnier », il devient le « témoin » non seulement des festins



Juan José Saer : « *Je n'écris pas pour exhiber ma prétendue argentinité.* »

des cannibales mais de leur vie quotidienne dont il se constitue le spectateur impartial. Congédié par les Indiens et recueilli par un navire, le matelot terminera son existence en répétant compulsivement son histoire sur les tréteaux d'un théâtre ambulancier, avant de s'essayer à l'élucider dans cette autobiographie dont *L'Ancêtre* est le manuscrit. « *Ces muscles, cette chair et ces veines, ce sont les vôtres, pauvres fols qui vous estes : vous ne reconnaissez pas que la substance des membres de vos ancêtres s'y tient encore : savourez-les bien, vous y trouverez le goût de votre propre chair.* »

Ce défi d'un prisonnier des cannibales rapporté par Montaigne est celui métaphoriquement lancé par Saer. Car l'anthropophagie, quoique décrite de manière très précise dans sa cuisine et ses rituels (Saer inventant tout un système et combinant poétiquement des traits incompatibles comme la coexistence du « rôti » et du « bouilli »), n'est là que comme la seule possibilité pour ces Indiens « *de se donner l'illusion d'être, sur l'écorce de ce pays désolé, traversé de fleuves sauvages, les hommes véritables* », de sortir du « fond noir » du non-être de l'homme, et de sa maladie humaine.

« *On peut voir cela comme une métaphore sexuelle et morale bien que j'essaie, quand j'écris, de ménager les possibles à l'infini. Chez ces Indiens on a le sentiment que l'anthropophagie constitue un pas vers la civilisation. L'idée est que toute conduite ritualisée est préférable à cette sorte de marécage qu'est l'être humain lorsqu'on lui a enlevé, une à une, toutes les conventions sociales dont il est fait. En vérité ce n'est pas un livre sur l'anthropophagie, mais un livre sur moi-même. C'est mon récit le plus autobiographique, j'y vois la tribu de mes pulsions.* »

Si *L'Ancêtre* semble constituer un

livre à part dans l'œuvre de Juan José Saer, il en occupe en fait le centre vide. Surgissant du néant et de l'indifférence, les œuvres de Saer se présentent comme l'« anthologie commentée » de ces états pénultièmes de la conscience où l'individu « marine » dans l'attente d'un événement problématique ou d'une certitude qui le ferait sortir de l'indistinct. *Cicatrices* (le *Mai argentin*, Denoël-L. N.), *Nadie*, *Nada*, *Nunca* (Personne, rien, jamais) et les *Grands Paradis* mettent en place la « région » de Saer. Et bien qu'il y soit question de la Pampa Gringa, de la côte nord, du

●●●



fleuve Parana et de villes et de villages réels. Rincon, Colastiné..., le sol de Saer échappe à la géographie argentine pour rejoindre celle insulaire et lacunaire de l'être dans une « *extase matérielle* », expression que Saer aime à emprunter à le Clézio. Le nom d'une province, Entre-Rios, pourrait résumer la situation intenable et précaire des personnages pris en étau dans le temps et divisés entre le manque à être et le « dédain » du monde. Une ville innommée, (*Cicatrices*), un univers suburbain (*Nadie, Nada, Nunca*), une campagne pré-socratique (*les Grands Paradis*) dessinent des cercles concentriques que traversent les personnages, et un fleuve héraclitéen, figure du temps, y règle et dérègle la narration.

Et c'est encore le *même* fleuve que l'on retrouve dans *l'Ancêtre* devenu mythiquement « Père des Fleuves ». Une navigation aberrante a conduit l'expédition à l'embouchure même du monde de Saer et jusqu'à la terre des Indiens Colastinés. *L'Ancêtre* est l'alpha ou l'Alphée de cette « unité de lieu » des livres de Saer, le temps de la nomination, celui de l'originel. Mais un temps et un lieu où déjà le divorce de l'homme avec le monde est consommé et, seul recours, les Indiens massacrés. « *On peut dire que, depuis que les Indiens ont été anéantis, l'univers entier est parti à la dérive dans le néant. Si cet univers si peu sûr avait, pour exister, quelque raison, cette raison c'était justement les Indiens qui, au milieu de tant d'incertitudes étaient ce qui semblait le plus incertain.* » La folie à deux, celle de l'homme et du monde, est lors accentuée : il n'y a jamais eu de fusion originelle et la dérégulation y était primordiale. Le récit du mousse, ce narrateur anonyme, bâtard et partagé entre deux mondes, révèle l'universalité de la condition de ces anthropophages dévorés de l'intérieur qui, ayant satisfait à leurs banquets innommables, rachètent leurs dérivés d'une conduite coupable et mélancolique jusqu'à s'attacher à en effacer toute trace.

Avec la description de ces « vertueux anthropophages » (disait Van Gogh des habitants d'Arles) et tout en pratiquant les plaisirs obliques de la bibliothèque (citations, pastiches et mélange des genres), Juan José Saer a écrit avec *l'Ancêtre* un grand livre explorant les terres à demi connues du désir et les mangroves de l'existence. « *J'essaye de décrire un monde au bord de l'éclatement, et je pense que si l'on parvenait à en éclaircir ne serait-ce qu'un objet, le monde le serait aussi.* »

Jean-Didier WAGNEUR

Juan José Saer : *l'Ancêtre*, traduction par Laure Bataillon (un chef-d'œuvre d'intelligence et de précision), Flammarion, collection « Barrocco », 166 pages, 79,00 F. L'Art de raconter, traduction par Laure Bataillon (bis), Arcane 17, à paraître en septembre 1987.